

Love meat tender*



Yvan Beck, docteur en médecine vétérinaire et détient une licence inter-facultaire en environnement.

Il aime observer et écouter le monde. Son esprit éclectique et ses méthodes généreuses l'ont amené à la présidence de l'asbl Planète-Vie, consacrée à la nature et aux animaux.

La question de la survie de notre environnement est devenue si fondamentale qu'en juin 2001, le secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, a lancé sous l'égide des Nations Unies, avec le concours de plus de 1.300 chercheurs du monde entier, le *Millennium Ecosystems Assessment* (MA), un programme de travail international destiné à étudier les causes des changements des écosystèmes et leurs conséquences sur le développement de l'humanité.

En mars 2005, un rapport de Synthèse de l'Évaluation des Ecosystèmes pour le Millénaire, le premier d'une série de sept rapports de synthèse et quatre volumes techniques, est publié avec une déclaration du Conseil de Direction du MA intitulée « Vivre au-dessus de nos moyens - actifs naturels et bien-être humain ». Le choix de ce titre est évocateur. Le Conseil de Direction du *Millennium Ecosystems Assessment* (MA), conclut d'ailleurs que : «...les sociétés humaines ont le

pouvoir de desserrer les contraintes qu'elles exercent sur les services naturels de la planète, tout en continuant à les utiliser pour obtenir un meilleur niveau de vie pour tous. Y parvenir réclamera cependant des changements radicaux dans notre manière de traiter la nature à toutes les étapes de la prise de décision, ainsi que de nouvelles façons de coopérer entre gouvernements, entreprises et société civile. Les signaux d'alarme sont là pour qui veut les voir. Le futur est entre nos mains ».

une entité fermée, autosuffisante, qui équilibrerait ses bilans de matière, sans exercer de pression excessive sur l'environnement. Les productions restaient locales, bien que l'apparition de villes - et leurs exigences en denrées alimentaires - força progressivement à ouvrir les cycles de la matière. Les échanges s'instaurèrent progressivement entre villes et campagnes. Transferts de plus en plus réguliers, dont l'harmonie reposait sur un équilibre entre les prélèvements et les rejets, et qui - tout en satisfaisant chacune des parties - préservait dans chaque pôle de production, les constituants organiques indispensables.

L'augmentation de la demande en aliments - en provenance des villes - a bouleversé les flux de matière et d'énergie, au travers des unités agricoles. On assista à une multiplication des « intrants » sous forme d'engrais,

“ Le coût des crises, couplé au coût écologique de l'élevage intensif, nous amène à nous interroger... ”

■ *On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs...*

L'agriculture s'est construite - depuis ses prémices - selon un modèle qui intègre élevage et pratiques culturelles. La ferme était gérée comme

d'aliments agro-industriels pour le bétail, de produits phytopharmaceutiques, tandis que les exportations devenaient la règle. Les échanges et le commerce se développèrent, entre

* Les enseignements du *Millennium Ecosystems Assessment*.

villes et pays, les fermes entamèrent un passage progressif de techniques extensives, vers l'intensification des productions. Pour produire davantage, les régions ont géré les productions selon leurs potentiels, aidées de techniques qui n'ont cessé de se perfectionner. La spécialisation a séparé élevage et agriculture, tandis que la maximalisation des profits est devenue le critère prioritaire, imposé par les lois du marché. La mondialisation des échanges - régie par les réglementations du GATT et de l'OMC - ne fit qu'entériner ces processus, au détriment de toute autre considération, dont notamment celles qui concernent l'environnement et le bien-être des populations. Elle s'appuie sur une confusion monumentale dans les pays occidentaux, qui ne savent plus différencier qualité et niveau de vie.

“ Dans notre arrogance, nous avons exporté notre « savoir-faire ». En conséquence, les pays « pauvres » paient aujourd'hui leur dîme aux appétits démesurés de l'Occident ”

La société - devenue par définition « société de consommation » - a consacré le règne de l'avoir. L'homme en oublie trop souvent ce que signifie être. Cette confusion a inversé nombre de valeurs et de paramètres qui s'ajustaient pour équilibrer les échanges de la biosphère. L'économie ainsi dénaturée a construit sa propre réalité, sans plus tenir compte de ses obligations, de son appartenance à un système beaucoup plus vaste qui l'alimente, et dont elle ne peut se couper sans conséquences funestes.

« Cette rupture entraîne un changement fondamental dans la nature des phénomènes qui sont objet de calcul : ayant évacué toute référence à la nature et aux finalités humaines, c'est dans la logique des choses mortes (profit monétaire, marchandises) que le système trouve sa justification. Or les lois de cette logique s'opposent à celles du vivant ¹ ».

Ainsi, le système tout entier repose sur des affirmations - voire même une finalité - qui le conduisent inexorablement à sa mort. Mort qui s'inscrit dès le départ dans ses confusions. Cette situation est manifeste dans la production animale - vue dans son expression la plus extrême - où l'animal machine est relégué au rang d'outil que l'homme utilise et transforme selon ses besoins. Les pertes et décès éventuels sont effacés par la gestion d'un cheptel, le prix accordé à la vie se mesure en termes de bilans. Quant à l'homme et la Nature, ils paient le prix fort en bout de chaîne.

Pourtant, après quarante ans d'une croissance sans précédent, la production alimentaire subit un ralentissement considérable. Quel que soit le domaine considéré (pêche, productions céréalières,...), les tendances à

et urgent de concevoir des modes de consommation et de production alternatifs ?

■ *L'exemple de la grippe aviaire : ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas*

L'efficacité de la transformation de matières premières végétales en protéines animales présente des performances hétérogènes. En ce qui concerne les céréales par exemple, il en faut 7 kg pour élaborer 1 kg de viande pour du bétail élevé en stabulation, alors que le porc en nécessite 4 et les volailles ou le poisson 2.

La viande a donc un coût, tant écologique que sociétal. C'est pourquoi elle est restée - et reste encore aujourd'hui - l'apanage des pays riches. Ce sont les seuls qui peuvent s'offrir les protéines les plus élaborées (bovins principalement) et les plus dispendieuses du point de vue énergétique. Ce sont les seuls qui en font une telle consommation. Les modes d'élevages intensifs s'y sont imposés en toute logique, en réponse aux lois du marché et à la demande croissante des populations. Le système mis en place a engendré ces dernières années, directement ou indirectement, des crises dramatiques, notamment infectieuses, dont certaines furent provoquées par l'émergence de nouvelles souches pathogènes ². ESB, fièvre aphteuse, dioxine, peste porcine, quel que soit le problème, la seule réponse des pays riches fut d'isoler les foyers, et d'allumer des charniers pour brûler des centaines de millions d'animaux sacrifiés au nom d'un système économique aveugle.

La mise en cause des racines du mal ne fut pas soulevée. Au contraire, dans notre arrogance, nous avons exporté notre « savoir-faire ». En conséquence, les pays « pauvres » paient aujourd'hui leur dîme aux appétits démesurés de l'Occident. La protéine animale la plus accessible est celle des volailles. En toute

¹ René Passet, *L'Economie et le Vivant*.

² Tel le prion responsable de l'épidémie d'ESB (encéphalopathie spongiforme bovine).

logique, la crise asiatique devait affecter les oiseaux... Bienvenue à la grippe aviaire.

La grippe aviaire a toujours existé dans ces pays sans qu'y apparaissent de grosses épidémies. Pourtant, il y eut toujours des contacts entre volailles de basse-cour et espèces sauvages migratrices. Les petites structures ont su préserver une biodiversité et des conditions d'élevage qui favorisaient tant la résistance aux infections, que la limitation de leur extension géographique.

Qu'est-ce qui a changé alors ? Tout simplement, qu'on assiste depuis quelques années à une transformation spectaculaire des modes de production en Asie³, pour satisfaire la demande accrue dans les villes, mais aussi celle des pays occidentaux. Les pays où l'on observe la majorité des cas de grippe aviaire sont ceux tels la Chine, la Thaïlande, l'Indonésie ou le Vietnam, où la production a été multipliée par huit en moins de trente ans. L'essentiel de cette production est fourni par des fermes industrielles concentrées à l'extérieur des villes et intégrées dans des systèmes de production transnationaux. Ces unités gigantesques ont créé toutes les conditions permettant tant la propagation que l'émergence de souches à mutation rapide. Nombre de rapports démontrent que la diffusion de la maladie en Asie ne correspondait ni aux itinéraires ni aux périodes de migration, mais empruntait les routes servant à commercialiser les produits issus de l'industrie. L'expérience du Laos en est une preuve indirecte. Bien qu'entouré de pays où la maladie est endémique, le Laos y fait exception. C'est aussi le seul qui n'a pas implanté de fermes industrielles et n'importe pas – ou peu – d'intrants venant de pays extérieurs, se satisfaisant des productions locales.

³ Voir <http://www.grain.org/briefings/?id=195>

⁴ En 2006, « Planète Vie » lance son projet ESES (Elevage, Santé, Environnement et Société), soutenu par d'importants fonds privés et le soutien du gouvernement fédéral (Ministre Rudy Demotte) et régional bruxellois (Ministre Benoît Cerexhe). ESES a pour objectif d'analyser dans tous ses aspects les impacts de la production industrielle de viande sur notre planète, de rechercher et valoriser des alternatives au modèle actuel de production industrielle et de consommation de viande.



“ Le changement que nous semblons si souvent craindre, donne vie à la vie. Sans changement, nous serions ... des choses mortes ”

L'exemple du Laos semble bien confirmer que les petits élevages ne sont ni la source des mutations ni à l'origine des disséminations initiales. Pourtant, fort de tels arguments, le secteur industriel a fait pression sur les gouvernements pour mettre en place des dispositions sanitaires insoutenables pour des paysans, dont le revenu journalier dépasse rarement un dollar par jour... Aujourd'hui, toute une agriculture locale disparaît à cause de mesures protégeant ceux qui sont à l'origine du mal.

■ « *Lovemeatender* », le film qui met en image la réflexion d'ESES⁴

C'est un fait, la production industrielle de viande a des effets considérables sur la planète. Imaginer qu'il soit possible de nourrir 6 à 8 milliards d'humains en leur procurant de la viande tous les jours est illusoire, voire irresponsable si l'on considère les bouleversements catastrophiques qu'une telle attitude entraînerait pour l'environnement. La catastrophe est déjà là, aujourd'hui, sous nos yeux, alors qu'un dixième seulement de la population mondiale actuelle la

génère... Pourquoi continuer alors, crise après crise, à perpétuer les mêmes erreurs ?

Sans doute, parce que la plupart d'entre nous n'a conscience ni de la situation ni des enjeux économiques, écologiques et éthiques sous-jacents. Dans le meilleur des cas, nous avons entendu parler de l'un ou l'autre des aspects du problème, mais n'en avons aucune vision globale.

Il est urgent de communiquer et de donner à un public, le plus large possible, les éléments d'information - simples et complets - qui induiront les changements de comportement indispensables.

De là est venue l'idée d'un film, tout comme Al Gore dans « *An inconvenient truth* ». Grâce à la participation d'un grand nombre d'experts, nous y montrerons que les impacts des élevages sur l'environnement et la santé humaine ne sont pas le problème. Ils sont un fait. Le débat sera dirigé vers les causes, essentiellement économiques, culturelles et éthiques



© Fotofilia

qui sous-tendent la production et la consommation.

■ Viande et droit à l'alimentation ⁵

La question que chacun se pose aujourd'hui, au Nord comme au Sud, est de savoir comment la Terre va pouvoir nourrir durablement une population mondiale qui risque d'atteindre les 9 milliards d'êtres humains en 2050, et dont les besoins nutritionnels doivent être mieux couverts qu'aujourd'hui – et surtout plus équitablement.

La réponse du marché, c'est d'accroître encore l'agriculture et l'élevage intensif en utilisant les voies de la biotechnologie et la mécanisation. Mais les conséquences sont désastreuses, nous l'avons évoqué.

Il y a donc urgence à changer les règles qui régissent l'agriculture moderne. Selon Olivier De Schutter, « Il ne s'agit pas tant de produire plus à l'hectare que de produire mieux et de favoriser l'agriculture paysanne et

familiale. Il faut défendre la souveraineté alimentaire et donc la possibilité pour les Etats de protéger leur agriculture, et en particulier l'agriculture paysanne et la production vivrière ».

■ Viande et consommation

- Depuis 1970, la production de viande a plus que doublé, en raison de la demande, mais aussi de l'introduction de méthodes de production à grande échelle et, ... elle continue d'augmenter.
- La consommation de viande est en augmentation partout dans le monde. Dans les pays dits développés, elle atteint en moyenne 80 kg par an et par habitant, pour atteindre 91 kg en France.
- Du début des années 70 à la moitié des années 90, elle a augmenté presque trois fois plus dans des pays comme la Chine et l'Inde que dans les pays occidentaux.

■ Viande et coûts apparents et coûts réels

- Chaque vache de l'Union européenne reçoit 2 euros de subside par jour ⁶.
- D'un point de vue strictement économique, le prix de la viande « industrielle » ne reflète pas son coût réel. Selon le *World Watch Institute*, le prix actuel de la viande à l'étal, largement supporté par les contribuables, devrait être doublé, voire triplé.
- Au sein de l'Union européenne, 32 % de l'ensemble des recettes agricoles dépendent de subventions directes ou indirectes. L'industrie de la viande n'est pas seulement « soutenue » au niveau national et européen, mais également au niveau international, par la Banque Mondiale, notamment ⁷.

■ Santé

L'impact de la production industrielle de viande sur la santé humaine peut être envisagé sous deux aspects :

- Par ses conséquences directes et indirectes sur la santé. Citons notamment :
 - Les risques de maladies transmises à l'homme par la consommation de viandes

avariées, comme c'est le cas pour les virus Ebola ou HIV.

- Mais aussi ceux liés à l'émergence de nouvelles épizooties comme conséquences de nos modes d'élevage (ESB, grippe aviaire, grippe porcine).
- 70 % de la production d'antibiotiques sont destinés aux élevages américains. En Europe, les traitements à titre préventif d'antibiotiques aux animaux sains sont interdits depuis 1999, mais il y a eu des retards importants à la limitation des quantités d'antibiotiques. En avril 2005, une étude a été publiée par le Ministère allemand pour la protection des consommateurs, signalant pour la première fois la présence d'antibiotiques également dans les plantes alimentaires (céréales) à partir d'excréments des animaux.

- En analysant les qualités des viandes : Pierre Weill ⁸ nous parle de qualité organoleptique, gustative et environnementale de la viande. L'idée de base de ses travaux ⁹ est simple et tellement pragmatique : « Si les animaux sont bien nourris, et si la chaîne alimentaire est respectée, l'homme se porte mieux ». En fait tout ce processus « qualitatif » se décide en amont, au niveau de la nourriture donnée aux animaux. Changer de mode alimentaire implique une modification fondamentale de nos systèmes de production, en réfutant le dogme du soja-maïs. C'est couper la racine des problèmes. Tout le reste en découle... Mais il y a un corollaire, produire moins pour produire mieux, implique de ... consommer moins, pour consommer mieux.

⁵ Olivier De Schutter, rapporteur spécial à l'ONU pour le droit à l'alimentation.

⁶ Ce qui représente le double du revenu journalier (1 dollar par jour) de la moitié de la population mondiale.

⁷ De 1963 à 1985, la Banque Mondiale a injecté 1,5 milliard de dollars dans ce secteur en Amérique latine, en grande partie pour financer les énormes élevages bovins.

⁸ Pierre Weill, *Tous gros demain*, Edition Plon, 2007.

⁹ En collaboration avec une équipe de chercheurs de l'INRA, Institut National de Recherche Agronomique en France.



“ L’homme doit repenser son lien
à la terre et au monde vivant ”

■ Changements climatiques ¹⁰

Si les impacts de l'élevage intensif sur l'environnement sont considérables, ils s'avèrent catastrophiques sur l'évolution du climat.

■ 18 % des gaz à effet de serre sont émis par la production animale ¹¹

Tout d'abord, les besoins de l'élevage en pâturage ou en céréales et protéagineux ont provoqué d'importantes déforestations dans les pays du Sud au cours des 30 dernières années, ceci non seulement pour leur propre consommation, mais surtout pour celle des pays du Nord, vers lesquels

étaient exportées soit les céréales et protéines végétales, soit la viande elle-même ¹².

La deuxième source de gaz à effet de serre, dans l'élevage, est la production de méthane par les ruminants. Elle représente selon les sources de 25 % à quasiment 30 %. Cet aspect ne cesse de s'accroître depuis l'utilisation des rations soja-maïs dans les élevages ¹³.

■ Perte de biodiversité

La biodiversité, ou diversité du vivant, repose sur un constat merveilleux : la vie sur terre, la terre elle-même n'existent pas en tant qu'entités indépendantes. Tout est interdépendant, tout est impermanent. Tous les constituants, tous les « mécanismes » qui font que les choses sont, que nous existons, tout est en perpétuelle évolution, s'ajustant sans cesse dans une danse complexe et subtile. Ainsi, le changement que nous semblons si souvent craindre, donne vie à la vie. Sans changement, nous serions ... des choses mortes. Et ce qui rend ce changement possible, c'est le fait que « le système terre » dans son

ensemble repose sur une base génétique large, diversifiée. C'est cette base, cette banque de données, qui est en danger.

La perte de diversité est connue du public pour ce qui est de la destruction de ses foyers les plus féconds, comme les récifs coralliens ou la forêt amazonienne. Peu de gens connaissent l'extension du processus aux activités « humaines ». Pourtant, regardons l'appauvrissement de nos souches culturelles et à quelle vitesse nous uniformisons pour mieux commercialiser nos céréales, nos légumes, nos fruits... Les OGM en sont l'ultime illustration. De la même manière, l'uniformisation des races d'élevage et le spectre du clonage s'étendent aux quatre coins de la planète.

■ Prédation de surfaces naturelles (déforestation et désertification)

Quelques chiffres :

- L'élevage couvre un tiers de la surface de la planète et utilise,

¹⁰ Rajendra Pachauri, Président du GIEC et prix Nobel de la Paix avec Al Gore en 2007.

¹¹ Dont 9 % du CO₂, 37 % du méthane (CH₄, ayant 23 fois le potentiel de réchauffement du CO₂), 65 % du protoxyde d'azote (N₂O, 296 fois le potentiel de réchauffement du CO₂).

¹² La déforestation contribue à 20 % des émissions de gaz à effet de serre en général, et à 36 % des émissions imputées à l'élevage.

¹³ Une étude sera publiée prochainement par l'équipe INRA - P. Weill.

directement ou indirectement, plus des deux tiers des surfaces agricoles.

- 1 % de la forêt amazonienne disparaît chaque année depuis 40 ans. L'essentiel des surfaces libérées est dévolu aux cultures céréalières, essentiellement le soja et le maïs, elles-mêmes destinées à l'alimentation animale.

« Nous pouvons dire que les éleveurs transforment les forêts de l'Amazonie brésilienne en viande hachée ».

Eau

- Produire un kg de bœuf demande une consommation de 15.500 litres d'eau ¹⁴.

Une étude américaine récente a évalué la quantité d'eau produite par un pommeau de douche en Californie et la durée de douche d'un californien. Ses conclusions sont que si celui-ci se privait d'un steak de 500 grammes, il économiserait l'équivalent de ... 6 mois de douches quotidiennes.

- Les populations les plus pauvres souffrent tout particulièrement des suites de l'énorme quantité d'eau nécessaire pour produire de la viande. En Inde, par exemple, dans de nombreuses régions, l'eau doit être pompée à une profondeur de plus de mille mètres. Il y a encore une génération, les paysans creusaient à la main pour atteindre des sources destinées à l'irrigation. Aujourd'hui, 95 % des petites installations de pompage sont à sec.

Transport

Les lois du marché ont encouragé une débauche de transports aussi étonnante qu'incompréhensible, durant laquelle la viande et ses dérivés parcourent le monde entier pour revenir parfois... à leur point de départ ¹⁵.

Ethique

- Animalisation, désanimalisation.

Produire toujours plus, produire toujours plus vite, produire toujours

moins cher. La maximalisation des profits a eu pour corollaire la standardisation du « produit viande ». Pour cela, l'industrie alimentaire a retiré à l'animal toute composante « non objectivable » scientifiquement. Sans pensée, sans émotion, l'animal est relégué au rang d'objet, voire de machine à produire. Il peut alors être intégré dans la chaîne de production. Les textes juridiques en matière de protection des animaux dans les élevages sont interprétés, contournés, vidés de toute substance pour proposer au consommateur un produit dénué de tout lien au vivant et... respectueux. L'acheteur peut consommer l'esprit en paix.

Banalisation du produit, banalisation de la souffrance

Tout est fait pour ne garder de la viande qu'un lien tenu au vivant. La Nature est mise en exergue par un étiquetage savamment étudié. Tout est fait pour nous faire oublier que la viande n'est pas un produit comme les autres. Car du début à la fin, des batteries à l'abattoir, de la naissance à la mort, le système entier repose sur la violence. Le marketing et la publicité veillent à ce que le consommateur consomme, et n'ouvre surtout pas la boîte de Pandore.

Contagion de la souffrance

Si la souffrance animale fait désormais la une des journaux, la contagion de la souffrance, son transfert de l'animal à l'homme qui s'en occupe, est moins connue ¹⁶... Cette souffrance-là est à l'origine d'un taux de suicides important chez les techniciens d'élevage, notamment dans les porcheries, et de la difficulté que rencontre le secteur à former de nouvelles recrues.

Conclusion

Nourrir les hommes, oui, mais comment ? Pour qui ? Pour combien de temps ? Là sont sans doute les bonnes questions...

La crise que nous traversons est beaucoup plus vaste et profonde qu'on pourrait l'imaginer. Elle touche l'ensemble des activités humaines. Elle

est présente partout dans le monde. Plutôt que de la regarder comme une fatalité, voyons la comme un signe de santé... Un système qui se rebelle est un système qui vit, qui se défend. A nous de réfléchir et d'apporter les réponses justes, celles qui le nourriront plutôt que celles qui contribuent à sa déchéance.

Croire que nous allons reprendre le « *business as usual* » serait la pire des attitudes. La production intensive de viande nous confronte à une réflexion globale. Le débat n'est pas dans le constat des effets, le débat est éthique et économique.

L'économie doit jouer son rôle de charpente, mais d'une charpente qui soutienne la planète dans son ensemble et permette « au tout » de s'épanouir de façon solidaire et ... durable. Cela ne pourra se faire sans une réflexion éthique fondamentale, individuelle et collective. L'homme doit repenser son lien à la terre et au monde vivant. Il ne pourra trouver de solution aux crises actuelles sans réconcilier en lui des valeurs universelles, celles du cœur et de l'esprit. Sagesse et compassion sont inséparables, telles les deux ailes d'un oiseau. Il est temps pour nous de libérer l'oiseau de sa cage et de le laisser s'envoler pour le bien du plus grand nombre. Là sont les vraies clefs de la mondialisation, un investissement à long terme qui ne faillira pas.

Pb

Lovemeatender, un film documentaire de 75 minutes, selon une idée originale de Yvan Beck. Scénario de Serge Ellenstein. Réalisateur Manu Coeman. AT-Production. Sortie cinéma prévue pour le deuxième semestre 2010.

¹⁴ Un kg de porc 4.900 litres, un kg de poulet 3.900 litres. Ces chiffres incluent l'eau nécessaire à l'irrigation des cultures fourragères en plus de la consommation de l'animal lui-même.

¹⁵ En 1998, l'Angleterre a exporté 60.000 tonnes de poulet vers les Pays-Bas, et en même temps, l'Angleterre a importé 30.000 tonnes de poulet des Pays-Bas dans une sorte de carrousel absurde qui n'est économiquement viable que par l'absence de taxe sur le kérosène. En 1999, la France a exporté 3.515 millions de tonnes de lait et, au cours de la même année, en a importé 1.641 millions de tonnes. Un autre exemple bien connu est celui du jambon de Parme. Nous exportons des cochons en Italie. Ils y sont transformés en jambon et sont ensuite rapatriés chez nous et « estampillés » jambon de Parme...

¹⁶ Réflexion originale développée dans les travaux de Jocelyne Porcher, maître de travaux à l'INRA.